

VILLERS-SAINTE-GERTRUDE et la TERRE de DURBUY

Retour au XVI^e siècle

Les gens, les bois, les moulins, les forges, ...

par Fernand PIROTTE

C'est bien volontiers que j'apporte ma contribution à la célébration du millénaire de Villers-Sainte-Gertrude.

J'ai choisi de le faire en évoquant quelques aspects de la vie de Villers et des villages qui l'entourent, non pas au X^e siècle comme on pourrait s'y attendre, mais au XVI^e siècle, car avant cette époque nous ne disposons pas de documents assez nombreux pour justifier semblable entreprise. J'ai limité mon sujet dans le temps, je le limite aussi dans l'espace avec les risques que cela comporte, en détachant Villers et ses environs de la Terre et Seigneurie de Durbuy dont ces villages font partie administrative-ment et politiquement.

LA RÉGION

Voici d'abord une carte de cette région sur laquelle j'ai reporté les chemins principaux du XVI^e siècle: *lès vihès voyes* dont on devine encore le tracé aujourd'hui.

La carte n'indique pas les limites des communautés, ni des lieux-dits qui mériteraient la citation, mais demanderaient à être commentés. En revanche, nous y reportons des villages disparus comme Boclenville, Houmin, Nivarlet et Crispa.

Les églises et chapelles sont celles du XVI^e siècle. Une étude spéciale devrait leur être consacrée. Plusieurs sont dues à la générosité des maîtres de forges.

Nous mentionnons les moulins cités par les archives. (Il semble que Nivarlet eut le sien.) Il en va de même pour les fouleries.

Ne figurent ici que les brassines signalées dans les archives. Il y en eut d'autres: chaque seigneurie en avait une au moins.

Tous les ruisseaux portant un numéro sont cités à l'époque:

1. Ourthe
2. Aisne
3. La Lembrée
4. cours supérieur: ry de Jehonheid - cours inférieur: ry de Pont-le-Prêtre
5. Le ry de l'Amande et le ry Jean Idolle
6. Le ry de la Heid des Pouhons (Trawés pouhons)
7. Le ruisseau de Tour ou encore le Ry de Rée
8. Cours inférieur le Ry de Sasure
9. Le Moury
10. Le ry de Harre
11. Le ry du bois du Pays ou du Pont

Gérard

12. a) Le ry du Mayny ou l'Amande;
- b) Le ry de Hoursinne

13. Le ry al Core

14. Le ry des Afrus

15. Le ry Dodet (on trouve Dodé et Doudez)

16. Le ry a Doret (on trouve A duret).

VOIES DE COMMUNICATION

L'Atlas des chemins de 1840 que la plupart des communes ont conservé nous montre combien le réseau des chemins, en 1840 encore, était différent de celui des routes d'aujourd'hui qui ont été construites dans le cours du XIX^e siècle. Le voyageur du XVI^e siècle n'avait pas la possibilité d'aller de Bomal à Manhay ou Dochamp en remontant le cours de l'Aisne par la vallée qui émerveille les touristes. Les vieux chemins coupaient la rivière, la franchissaient aux gués et gagnaient les hauteurs ou tout au moins le flanc des collines. Aussi ne faut-il pas s'étonner de trouver dans les noms de lieux-dits les éléments suivants: thier, mont, val, fond, fosse, combe... Citons au hasard: li Ploythier, li Tié doffe (thier le xhoffe au XVI^e siècle), Thier di Sé, Tonymont, Slimont, Bouchémont, Grimbiémont, Maronva, Fastrève, Fond d'Sasure, Fond d'Hottem, etc.

À cette époque donc, on ne va pas de Juzaine à Aisne par la vallée, mais par Tour, ni à Ozo par La Mockerie, mais par le thier d'Ozo qui part du village de Juzaine entre le pont et le moulin. Quand nous allions d'Izier à Amonines, dit une domestique des Sarter, nous nous arrêtons chez Brisbois à la Forge; de là, en effet, on gagnait Amonines par le gué de Fanzel et les hauteurs d'Oster, Erezée, Haseille, c'est-à-dire par le «grand chemin» de Roche à Fresne à Marcourt. Du carrefour du Romain, on allait à Villers ou à Harre en évitant le fond de la vallée. Les principaux chemins jalonnent les hauteurs, non la vallée. On redoute en effet les débordements subits de l'Aisne comme le confirme encore au XVIII^e siècle ce prêtre de Devantave, desserviteur de l'autel Sainte-Barbe à Erezée, qui n'a pas osé tenter la traversée de la rivière tant elle était dangereuse à la mauvaise saison (cure d'Erezée).

Les rares passerelles en bois jetées sur l'Aisne ne sont là que pour les piétons

et les eaux les emportent quand on en aurait le plus besoin: Fanzel et Aisne-sous-Heid ont les leurs, Roche à Fresne a le Pont des gattes, mais le charroi passe à gué.

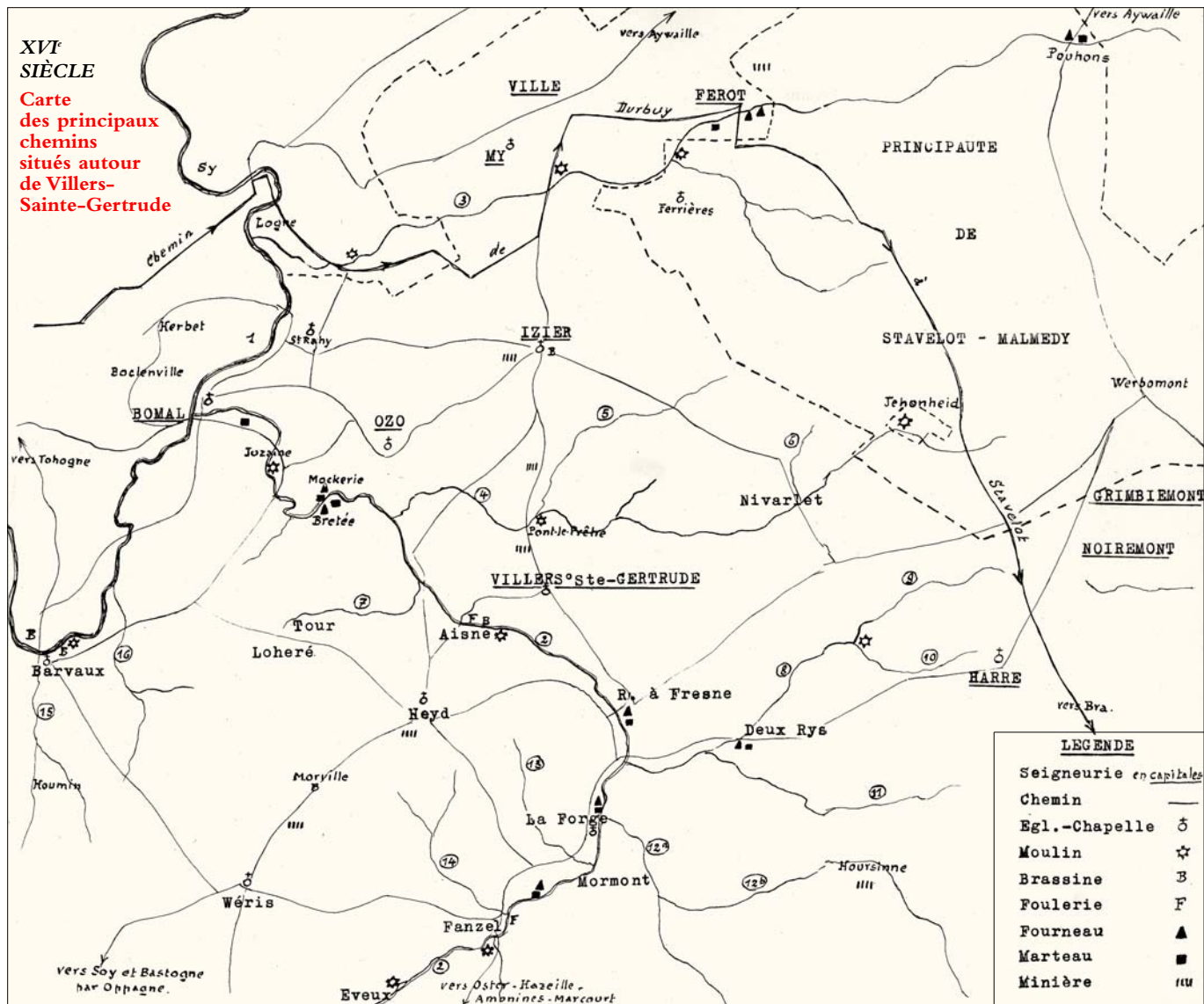
Sans doute y a-t-il de nombreux sentiers, des pisintes et chemins d'accès aux champs et bois, mais les voies axiales sont celles de Bastogne à Barvaux par Soy, Oppagne, Wéris, de Marcourt à Werbomont par Amonines, Oster, Fanzel et Harre, de Petithan à Aywaille par Barvaux, Bomal, Logne, My, de Durbuy à Stavelot par Logne, Ferot, Grand Tige, Champ de Harre et Bra. Et au hasard de la lecture des archives, c'est sur ces chemins qu'on découvre des auberges comme celle de Marcourt (chez Loren Brisson), celles de Haseille (chez Henry Collinet l'hostelain), de Maroye l'hosteresse de Fanzé, de Goffin à Soy et de Marie de Rendeux à My qui tenait aussi un jeu de paume et servait du vin.

L'Ourthe a joué alors dans l'économie de la région un rôle que nous ne soupçonnons pas.

Bomal fut, au XVI^e siècle, le point de départ et d'arrivée des pontons qui assuraient le transport des marchandises. C'est là qu'en 1380 on débarqua une chaudière de brassine qui venait de Liège et qu'on achemina vers Durbuy. Mais au XVI^e siècle, l'Ourthe est navigable jusqu'à Barvaux ainsi que l'écrivait un conseiller de Marie de Hongrie et c'est indubitablement Barvaux qui est à la fois le «port» de la Terre de Durbuy et le carrefour de la Terre de Durbuy, avec son pont de pierre (entendez les piliers, car le bastaing était en bois), son entrepôt de l'Aplé et ses naiveux ou bateliers. Les textes de l'époque sont formels à ce sujet.

Bomal a deux ponts: le pont Hawy sur l'Aisne assure le trafic vers Logne, l'autre se trouve près de la maison forte de Froidcourt à Petite-Bomal. Le commerce avec Liège est régulier. Les témoignages en sont nombreux. C'est de Barvaux que partent bagages et marchandises pour Liège et pour Maestricht dès la fin du XV^e siècle.

En 1554, Jean Dockir reconnaît devant la cour d'Izier qu'il doit 23.500 livres de fer livrés à la Batte à Liège à Henri de Lens. A la fin du XVI^e siècle et au début du XVII^e siècle, fréquents sont les procès qui opposent les hommes d'affaires de Liège aux marchands de la Terre de Durbuy et



aux bateliers de Barvaux. Cette activité que favorise le commerce du fer produit dans la Terre de Durbuy, se ralentira aux XVII^e et XVIII^e siècles quand les marchandises ne feront plus que transiter, mais il n'empêche qu'en 1719, Georges de Beau de Barvaux obtient l'autorisation d'établir un service régulier entre Barvaux et Liège: disposant d'une barque couverte destinée au transport des passagers «au prix d'un escalin et demi le voyage» et des marchandises «au moyen d'un prix raisonnable», de Beau s'oblige à partir deux fois la semaine, le lundi et le jeudi à 7 heures du matin.

DE QUELQUES COMMUNAUTÉS

Il convient de savoir que les villages qui entourent Villers-Sainte-Gertrude et dont nous allons parler, font partie de la Terre de Durbuy qui, pendant tout le XVI^e siècle, est donnée en engagère, c'est-à-dire concédée à un seigneur à prix d'argent (gage) mais qui peut être reprise, ce qui se fera de 1609 à 1628. L'histoire de ces villages devrait donc s'inscrire dans le cadre de la

Prévôté de Durbuy, le Prévôt étant le représentant du seigneur qui, en l'occurrence, habite Faulquemont (le Valkenburg d'aujourd'hui) et est Comte d'Oostfrize¹ mais, nous l'avons déjà dit, nous avons voulu limiter notre sujet.

Ville, My, Bomal, Ferot, Izier, Noiremont et Grimbiemont sont des communautés dirigées par un seigneur hautain de Durbuy. Ozo, Villers-Sainte-Gertrude et Harre relèvent respectivement des abbayes de Stavelot, de Nivelles et du Val Saint-Lambert et ces abbayes sont représentées sur place par des mayeurs et échevins qui, après un accord conclu entre ces abbayes et Durbuy, gèrent ces communautés inscrites dans la Terre de Durbuy.

Barvaux, Aisne, Heyd, Morville, Wéris et Mormont, Fanzel, La Forge et Houssinne relèvent directement du seigneur de Durbuy comme les autres villages des cours de Barvaux, de la Sarthe et de Grandmenil.²

Selon le groupe auquel ils appartiennent, ces villages des environs de

Villers, ont donc un statut différent, mais tous reconnaissent comme seigneur hautain, le seigneur de Durbuy qui, depuis le XIV^e siècle, parfois plus tôt, assure avec l'accord des abbayes la protection des seigneuries de Ville, My, Villers-Sainte-Gertrude et Harre. Ceci ne va pas sans heurts: les seigneurs de Ville et My se montrent maintes fois récalcitrants; Villers et Harre ont à défendre des droits qui leur ont été reconnus quand ils ont rallié la Terre de Durbuy.

Les villages des cours de Barvaux et de Wéris relèvent directement du seigneur de Durbuy à qui ils doivent les communs services à savoir notamment: faucher, faner et rentrer les foins du seigneur, porter les dîmes et redevances à Durbuy, faire le guet au château, fournir la main-d'œuvre pour des corvées variées, pour la réparation et la fortification du château. Seuls les habitants de Villers consentirent la moitié des communs services, après accord avec Durbuy.

Tous ces villages ont conservé grosso modo leurs limites du XVI^e siècle.³

LA POPULATION ET SON MODE DE VIE

On pourrait croire que ces communautés de la Terre de Durbuy relevant d'autorités différentes ont vécu repliées sur elles mêmes jusqu'à s'ignorer. Mais cette diversité de statut et ces particularités⁴ qui se perpétueront jusqu'au XVIII^e siècle masquent mal une unité profonde qui leur vient de leur travail et de leur mode de vie.

Ils sont tous agriculteurs et travailleurs des bois même s'ils exercent un métier. La terre est le garant le plus sûr du pain quotidien : le salaire est trop aléatoire à l'époque. Il leur faut d'abord de l'épeautre, du seigle, de l'avoine pour vivre et pour élever leurs bêtes. (Le froment est très rare ici et la pomme de terre n'apparaîtra qu'au XVIII^e siècle.) C'est la forêt qui leur donne le bois de leur maison, de leur chauffage et des instruments agraires, bois auxquels ils ont droit en vertu des anciens usages et ils en usent assez largement au XVI^e siècle avant qu'interviennent les règlements forestiers qui leur feront la portion congrue. Le bois : c'est l'huile ménagère qu'ils extraient de la faine, le gibier qu'on ne se fait pas faute de braconner et surtout la glandée qui leur permet d'élever de nombreux porcs.

Ainsi en 1499, on envoie dans les bois de la Terre de Durbuy 3.972 porcs, 3.665 en 1542. En 1599, qui n'était pas une bonne année, Izier, Villers, Nivarlet et Roche à Fresne y placent 300 porcs.⁵

Ils doivent aussi penser à leurs vêtements : ils cultivent le lin et le chanvre, ils élèvent des moutons qui sont nombreux dans le pays.

Voilà donc leurs ressources essentielles.⁶ On voit d'où elles leur viennent et quel ferment d'unité elles constituent pour toute la population de ces communautés aux statuts apparemment divers ; quand il s'agira de défendre ces biens, ils se trouveront solidaires.

Ils mènent d'ailleurs – et cela jusqu'au seuil du XIX^e siècle – une vie communautaire qui a souvent étonné l'historien. S'il s'agit de construire une maison, c'est avec l'aide des voisins que se fait la plus grande partie du travail. On est allé chercher dans la forêt le bois auquel on a droit. À peine a-t-on besoin d'un maçon pour en faire les fondations ou d'un charpentier pour assembler la bâtisse ; on peut d'ailleurs les trouver dans la communauté et on les paiera en leur donnant le coup de main dans les travaux qu'ils entreprennent.

S'il s'agit du travail agricole, il en va

de même. Le courtil, proche de la maison, est l'affaire des femmes, comme le travail du lin, du chanvre et de la laine qu'elles filent en hiver. Mais les hommes s'occupent des champs et la pratique de l'assolement triennal les amène à prendre en commun les dispositions de culture et de récolte et surtout en ce qui concerne les biens communaux qui appartiennent à tous et les terres qu'ils sont autorisés à essarter pour y semer le regon (seigle). C'est évidemment de concert qu'ils entretiennent certains chemins ou qu'ils curent le bief du moulin banal. Le herdier qu'ils paient en commun emmène leurs bêtes sur les parcours qu'ils se sont répartis dans les terres incultes avec les villages voisins.

Ces pratiques communautaires n'excluent pas les entreprises familiales et individuelles et les ouvriers « qualifiés » ne manquent pas.

Un texte de 1471 révèle à Bomal la présence d'un meunier, d'un tisserand, d'un charron, d'un cordonnier, d'un batelier, d'un scieur, d'un marchand. En 1485, c'est à la « femme de Fransee » (on dit ailleurs la folleresse : la femme du foulon) qu'on achète pour le château de Durbuy une paire de « lynchoul et 15 olnez (aunes) de mappe » et à Gros Jehan de Morville une chaudière, un chaudron et deux plats d'étain. De 1601 à 1603, travaillent au château de Durbuy : Simon le maçon, Pierre « l'escrinier », Lambert le « soyeur » (scieur) et deux couvreurs, tous de Villers-Sainte-Gertrude. Nous savons qu'à Aisne-sous-Heyd, il y a un brasseur, deux foulons, un meunier, un sellier-bourrelier : Pira le gorrelier, un maréchal. On trouve des charpentiers, des ouvriers des bois : tailleurs (abat-teurs), aroleurs, peleurs, clipteurs, faudeurs (charbonniers), des charretiers, mineurs, fondeurs, marteleurs, forgeurs, etc. Mais nous savons peu de chose à leur sujet et à propos de leurs salaires. Leur travail est, en règle générale, saisonnier et intermittent et leur salaire ne constitue souvent qu'un appoint.

LA MÉTALLURGIE

Les bois et l'eau sont des richesses que les habitants s'entendent à exploiter. On peut s'en rendre compte à considérer la carte : 10 moulins, 3 pressoirs cités (Eveux, Fanzel, Pont-le Prêtre, mais il y en a d'autres), 3 fouleries et 2 sièges d'établissements métallurgiques qu'actionnent l'Aisne et d'humbles ruisseaux pour moins de 20 hameaux dont certains ne groupent que quelques feux.

La plus ancienne forge paraît être celle de Ferot : elle est citée par le

receveur du Domaine de Durbuy en 1380 en même temps que celle de maître Brussekin, propriétaire d'un fourneau que le receveur ne situe pas.

Notons cependant que les Brusquin sont connus dans les environs, à Clerheid notamment où ils sont hommes de fief avant 1500.

En 1400, il est encore question de Ferot et du fourneau de Renwilhe (?).

Les documents nous font défaut pour les années 1400 à 1477, sauf en ce qui concerne le marteau de Lembrée qui est mentionné en 1436.

En 1477, dans la portion de la Terre de Durbuy qui nous intéresse, il y a 3 fourneaux : ceux de Ferot, de la Forge-sous-Mormont et de Fanzel et 4 marteaux, ceux de La Ruze (lieu-dit de Ferot), de Lembrée, de La Forge et de Fanzel. En 1477, les 3 fourneaux ont fondu au total pendant 287 journées : Ferot 63, Mormont 140, Fanzel 84. De 1477 à 1508, la production faiblit à La Forge, mais en 1501, Ferot atteint seul les 308 jours de fondée. Nous ne savons rien de la production de 1508 à 1527. En 1527, les fourneaux de Nivarlet, de Roche-à-Fresne et un second à Ferot sont en activité et les 6 totalisent 572 journées de fondage, 651 en 1528. Les archives font défaut jusqu'en 1537, mais le compte de cette année-là révèle l'expansion soudaine de la production avec 1.066 journées. Il est vrai que dans l'entre-temps ont été mis en activité les fourneaux de la Mockerie, de Bretée, près de Bomal, celui de DEUX-RYS, auxquels viendra bientôt s'ajouter le marteau de BOMAL qui, vraisemblablement, avait aussi son fourneau.

La production restera soutenue jusqu'en 1547 : 550 journées pour tomber à 369 en 1567. Celle de la Terre de Durbuy dans son ensemble avait été de 1.368 journées de fondage en 1537, puis s'était infléchie jusqu'à 580 en 1567. Activité remarquable pour l'époque sans doute, mais n'allons pas nous imaginer que cette industrie métallurgique fut comparable à celle que notre pays connaîtra plus tard et que la richesse s'installe ici. Il s'agit, en effet, de petits ateliers du fer : il n'y en a pas d'autres en ce temps-là. Quelques ouvriers suffisent à faire vivre l'usine. Il n'empêche que cette production mobilise des bûcherons, des charbonniers qui font le charbon de bois nécessaire à l'alimentation du fourneau, des mineurs, des charretiers qui font, vers Barvaux, Aywaille et Liège, débouché naturel de la Terre de Durbuy, le transport du bois, du charbon, du minerai, puis du fer. Cela signifie en tout cas que, pendant une quarantaine d'années, la région a eu besoin de toutes ses

forces vives pour répondre à l'appel de main-d'œuvre.

Des étrangers viennent alors de Liège, Franchimont et Namur tenter leur chance ici ; c'est l'occasion d'échanges enrichissants pour la population de la Terre de Durbuy qui découvre un autre genre de vie et voit son horizon s'élargir.

Malheureusement, les mauvaises années s'annoncent et, de 1575 à 1595, les fourneaux s'éteignent sans que pour cela, semble-t-il, cessent les transports de bois et de minerai. La révolution des Pays-Bas, l'arrivée du Duc d'Albe, les succès de Guillaume d'Orange, les interventions de Requesens et Don Juan, la fermeture de l'Escaut provoquent dans tout le pays la misère et la confusion. Les troupes n'ont cessé de passer dans la Terre de Durbuy, Bomal et les environs ont connu l'occupation et les réquisitions.⁷

Bref, ce n'est qu'en 1595 que renaît l'industrie métallurgique pour une trentaine d'années. Le fourneau de NIVARLET est le premier à reprendre son activité et bientôt ce sera celui de ROCHE A FRESNE (en 1600), mais il faut attendre 1619 pour voir se rallumer sur l'emplacement du vieux fourneau de Jean de Marteau celui de Mathieu de Geer qui compte cette année-là 200 jours de fondage. La production est nettement inférieure à ce qu'elle fut 50 ans plus tôt : elle oscille entre 177 et 363 journées pour tomber à 49 et 24 en 1625 et 1626. En 1620, Nivarlet disparaît. La Trêve de 12 ans est rompue en 1621 et en 1627, sonne le glas de la métallurgie de la Terre de Durbuy. Seul le fourneau de Roche à Fresne fera de temps à autre une fondée. En 1766, ce sont les frères Wathelet qui le tiennent.

Ainsi peut se résumer l'évolution de l'industrie du fer de 1380 à 1627 dans les quelques villages que nous avons pris en considération.

LES MÉTALLURGISTES

Nous ne savons rien, ou presque, des bûcherons, faudeurs, charretiers, ni de leur nombre, ni de leurs salaires. Mais les documents de l'époque citent parfois des mineurs. En 1537, 16 hommes de Villers, Ozo et Izier tirent, avec leurs compagnons, des minières d'Ozo 1.100 chars environ de minerai de fer. Ils en avaient tiré un peu moins de 700 en 1527. Aux deux dates, sont cités Simon de Villers, Goffinet et Bertemin d'Ozo, Pira d'Izier. Nous reportons sur la carte les minières citées par les receveurs de Durbuy et les greffiers de la Haute Cour, celles de Ferrières, d'Izier, de Salzinne, d'Ozo et de Villers, puis celles qui seront surtout actives vers la fin du siècle à Hoursinne, sous le Tillou

Mansée entre Wéris et Morville, aux Soupières (?) vers Morville et à Heyd. De 1595 à 1605 (pour la période suivante, nous n'avons plus d'informations), le centre d'extraction est Heyd qui, en 1600, tire 1.133 chars de minerai et 869 en 1604. Parmi les mineurs de 1600 environ, on retrouve les Goffinet et Bertemin ; sont venus s'y ajouter Antoine de Spa à Villers, Guillaume Tricquet d'Izier et, à Heyd, ce sont Jean Jalhay et ses enfants, les Xhignesse, Jean et Henri, les ouvriers de Gristerne Marckloff de Durbuy et ceux de Jean Bouvet, mayeur de Villers. Les maîtres de forges sont mieux connus bien qu'on ne cite pas toujours tous ceux qui sont associés au même établissement où ils font leur travail à

tour de rôle.

Avant 1508, alors qu'Evrard de La Marck était seigneur de Durbuy et percevait la moitié des redevances payées pour le fourneau de Ferot, on trouve à Ferot, Lambert Lardinois de Ville qui fut prévôt de Durbuy, Adam Brisbois à la Forge avant qu'il ne parte à Laroche comme prévôt, Coibillon et son beau-père Colin de Serinne (Heyd) à Fanzel, puis au même endroit, les De Marteau qui allaient, pendant un siècle et demi, jouer un rôle important dans la communauté de Fanzel.

Les périodes suivantes (1527-1547) et (1595-1627) voient apparaître de nouvelles figures que nous mentionnons dans ce tableau.

	1527-1541	1547-1567	1595-1627
FEROT	I. Lorrent, Lambert le Basticheux, J. et L. de Molin. II. Thomas le Bastard, Rask. de My, Henri de Harre.	La Delle de Ferire, Jean de Lognoul, H. de Harre, Rob. de Comblin. H. de Harre, Raes de Bohon, le voué d'Antinne.	
NIVARLET	Guill. d'Izier, Noël de Heyd.	Guillaume d'Izier	Evr. Sarter, Lowette de Harre, Jacques Hauguinet, Cr. Marckloff. A partir de 1606 : les mêmes + Serv. de Blier, H. de Harre; J. de Quareux.
LA FORGE	Gregoire Brisbois	Thomson et Michel Groulart.	
FANZEL	Jean de Marteau	De Marteau frères et Diepenbeek.	Jean de Quareux. 1619 : Mathieu de Geer.
R. A FRESNE	Noël de Heyd, Jean Noël, Grégoire d'Ozo, Lowy de Bomal.	J. Noël, son fils, Guillaume Noël, Jean Collignon.	Ant. de Spa, J. Bovet, Evr. Sarter, Cr. Marckloff, les mêmes + Wathelet, Monnet, Jean de Quareux, S. de Blier, Brocart, Lowette de Harre, Mathieu de Geer.
DEUX RYS	Jean Riffart		
BRETEE	Jean Riffart	Grég. d'Ozo, de Jas, Sauvage, G. Sarter, Lowy d'Awans, Dockir	
LA MOCKERIE		Les mêmes	
BOMAL		Hubert de Playe.	

Riffart est namurois; les Groulart viennent de Jalhay, Grégoire d'Ozo et Sauvage de Comblain, Diepenbeek et Nessels, son gendre, de Liège, Antoine vient de Spa, les Brocart, Thomas des Fossés et Butbach que nous trouvons cités semblent avoir été des bailleurs de fonds. Les Jalhay et Xhignesse dont le nom traduit l'origine sont des mineurs. De Geer est liégeois et nous ne mentionnons pas les marchands étrangers qu'intéressa la coupe extraordinaire des bois.

QUELQUES FIGURES

Il convient, croyons-nous, de s'attarder quelque peu à la carrière de certains de ces hommes et à leur famille

pour étoffer une histoire trop sommaire de la région.

LES SARTER, seigneurs d'Izier, dont nous disons un mot à propos de la seigneurie foncière d'Izier, se distinguent par leurs qualités de maîtres de forges et d'administrateurs de la Terre de Durbuy. Pendant tout le XVI^e siècle, il y a un Sarter qui prend une part active à la gestion du pays : Baudouin fut seigneur d'Izier en partie, châtelain de Rianwé et prévôt, son neveu Guillaume fut échevin de la Haute Cour jusqu'en 1569 et le fils de ce dernier : Evrard lui succéda à l'âge de 20 ans avant de devenir prévôt en 1589 jusqu'en 1609.⁸ Guillaume, le

père d'Evrard, a tenu en même temps que le fourneau de Nivarlet, la forge d'Amonines où il est associé à Louis de Samrée et que son père avait sans doute installée alors qu'il était fondeur à Blier. Cette famille de défricheurs, comme le dit leur nom, donne pendant près de 150 ans des maîtres de forges qui connurent le succès. Evrard meurt cependant endetté à l'heure de la débâcle de la métallurgie, en 1626 à plus de 80 ans.

La branche Sarter issue de Lambert, frère de Guillaume et Baudouin, curé d'Izier († en 1541) donne Guillaume Sarter, greffier de Durbuy, père de Jacques qui épousa Marguerite de Fermine et fut syndic de Stavelot, d'Adrienne épouse de Lambert Lardinois, et de Bernard, curé de Heyd et puis d'Aywaille.

La famille de NOËL DE HEYD essaime aussi dans toute la région. Son fils Quellin est curé de Heyd, Corbeau est mayeur à Izier et My, Guillaume et Jean qui habite Eveux sont maîtres de forges, une de ses filles épouse Pierre de Marteau des forges de Fanzel, une autre, Mathieu de Xhignesse, un des principaux mineurs de Heyd. De même, Grégoire d'Ozo est échevin de My, mayeur d'Ozo et d'Izier; il a une ferme à Heyd tenue par son censier, il est à La Mockerie, à Bretée, à Roche à Fresne et ses gendres sont des «métallurgistes». La famille est originaire de Comblain qu'elle regagne.

Si nous entrons dans le détail de ces généalogies, c'est pour souligner le fait que les communautés n'opposent pas de limites à leurs membres: ils passent même librement de l'une à l'autre et quittent facilement la Terre de Durbuy.

Les DE MARTEAU viennent de Marteau (sur la rive gauche de l'Ourthe en face de Petithan) à Fanzel à la fin du XV^e siècle et leur famille est caractérisée par sa facilité d'adaptation aux événements.

Jehan le vieux s'installe dans les ateliers de Coibillon de Fanzel à une époque où la métallurgie de l'Aisne est en déclin, mais il est sur place avec ses fils Jean et Gérard quand s'annonce l'expansion. Son fils Guillaume est prêtre et quitte la région, Pierre entre dans la famille des de Heyd. Les affaires familiales prospèrent et les fils de Jean continuent leur travail jusqu'au jour où, la production diminuant, ils s'associent à un citoyen de Liège: Jordan Diepenbeek et à son gendre Nessels. Mais, tout en participant au travail de la forge, Guillaume s'installe comme cordonnier. Pendant les années difficiles, entre 1580 et 1590, son cousin Guillaume part pour Harzé (il rentrera

à Heyd comme brasseur) et son fils Guillaume, dit Henra, épouse Marie de Fermine et gagne Filot où il fait de bonnes affaires comme marchand de bois. Son fils épousera une «de Pahaut» et sera seigneur de My; leur fils sera conseiller au Parlement de Malines. Enfin, la sœur de Henra épouse Baudouin Malahy de La Fosse où ses parents ont tenu le fourneau et quand la forge de Fanzel sera désaffectée, elle la transformera en papeterie tandis que le neveu de Henra, Jean le Schotton qui avait travaillé à la forge partira, avec un Lambert de Heyd, pour la Suède où les appelle Mathieu de Geer.

Parmi les figures les plus attachantes du pays, se détachent celles des Bovet (ou Bouvet) et d'Antoine de Spa.

Des BOVET, il sera question sous une autre rubrique de cette brochure et je ne dirai ici que ce qu'il faut mettre à leur actif de maîtres de forges. Jean, le mayeur de Villers, époux de Maroye Flament de Durbuy, né en 1538 et qui, pour des raisons mystérieuses a connu la prison de Durbuy en 1572, est copropriétaire du fourneau de Roche à Fresne en 1600 et dès 1595, sinon avant, il détient la moitié du fourneau de La Fosse. En 1606, il soutient un procès contre le receveur de Durbuy à propos du droit de passage des grains destinés à l'étranger, ce qui nous permet de croire que cet homme qui, en 1560, était qualifié de merchenier (marchand) n'a pas renoncé au commerce.⁹ Il meurt en 1608 ou 1609, car à cette date, c'est le Capitaine Jean Bovet, son fils, que nous trouvons parmi les «comparchonniers» qui se répartissent les jours de fondages à Roche à Fresne et c'est lui qui, le 22 avril 1611, vend à Pirotte Pollo de Jehanster au pays de Franchimont, résident à Freyneux, sa part du fourneau de La Fosse où il est associé à la veuve d'Antoine des Tailles. Lambert Brocart est son beau-frère, l'un et l'autre céderont leur part du fourneau de Roche à Fresne à Mathieu de Geer.

ANTOINE, fils de JEAN DE SPA, est né vers 1535 et peut-être même à Villers. En 1575, il semble connaître une certaine aisance: il emporte à la hausse et pour 3 ans la ferme de la dîme de Wéris, une des plus importantes de la Terre de Durbuy (74 muids) et Aubinet, le sergent de Villers, est son cautionnaire. Les années difficiles ne semblent pas avoir trop diminué ses ressources, car en 1586-1588, il construit une maison à Villers, acquiert des biens au Ploythier et la maison du maître de forge, Jean Collignon, à Roche à Fresne où on le trouve avec un de ses gendres, Michel Monet jusqu'en 1616. Le receveur le men-

tionne maintes fois dans son compte annuel comme fermier de telle ou telle dîme: en 1597-98, il règle deux factures du seigneur de Durbuy d'un impôt de 604 florins, une autre de 438 florins, en 1599 qu'il déduit du montant de la dîme. Une autre fois, il paie les frais de chasse du même Comte d'Oostfrize, s'occupe de sa sonne et reçoit son fils Wernart d'Oostfrize pendant que sévit l'épidémie à Durbuy.

Il est de toute évidence devenu un notable de la région.

On relève dans les archives deux faits qui le dépeignent. En 1579, il se présente devant la cour d'Izier: il a fait baptiser, et sans doute l'a-t-il recueilli, l'enfant naturel de Marie Quinet et il fait acter que cet enfant n'est pas de lui, mais qu'il a voulu lui «éviter périls et dangers imminents». Vers la même époque, il fait dresser un autel à Saint-Antoine dans l'église de Villers, il l'orne avec sa femme, achète un ciboire et dote cet autel d'un «beau, bon, grand preiz appellez le preiz de closure».

Un autre aspect de son caractère apparaît à l'occasion du procès des Bois du Pays. Ces Bois du Pays sont ceux dans lesquels les manants ont le droit de prendre du bois pour différents usages, de cueillir la faîne et d'envoyer des porcs au temps de la glandée. Ce sont les bois de Viné, d'Alaster, de Grandmont et ces 4.816 arpents d'un seul tenant qui ont conservé aujourd'hui le nom de Bois du Pays et s'étendent de Mossaire et L'aire d'Oiseau à Grandménil, La Fosse et Betomont, au total environ 3.200 hectares.

En 1590, le Gouvernement central qui a besoin d'argent décide de faire une coupe extraordinaire de bois dans la Terre de Durbuy. C'est évidemment un tollé général de la population qui tient jalousement à ses droits d'usage dans la forêt. Malgré les protestations, la coupe se fait et bientôt les conséquences du déboisement se font durement sentir. Mais comme il a été promis qu'après 18 ans, on reviendra aux usages anciens, les manants prennent patience. Or en 1609, tombe une autre décision: celle des Archiducs qui ont jugé bon de ne plus donner la Terre de Durbuy en gage et de la faire administrer par un homme à eux. Cet homme est Nicolas de Blier, un de leurs officiers, qui s'est distingué à la guerre contre les Hollandais et qui se voit désigné comme prévôt, receveur et gruyer (intendant des bois). Mais les coupes de bois continuent, les règlements sont appliqués avec une rigueur accrue et les amendes pleuvent.

La population se dresse tout entière et s'organise de Durbuy à Grandménil,

on se cotise et on engage un procès contre de Blier, en réalité contre le pouvoir central. De Blier trouve des alliés dans l'appareil administratif et parmi ses parents et amis qui profitent de la situation. Un homme symbolise alors cette résistance organisée et c'est Antoine de Spa. Il a, nous dit-on, près de 80 ans en 1612 quand il part, avec Henry de Harre, pour Bruxelles et Malines où il va plaider la cause de la Terre de Durbuy. La bataille sera longue et confuse et les procédés des administrateurs de Durbuy ne seront pas toujours reluisants. Ils commencent par gagner du temps et se font procéduriers. Dès 1612, cependant, le Grand Conseil ordonne une enquête et deux partis se forment parmi les notables mêmes de la région, partis dans lesquels se manifestent des rancunes personnelles: Evrard Sarter, Henri de Harre, Poncin le Jeune, haut forestier, Wathélet de la Roche à Fresne sont du côté d'Antoine de Spa, mais Jean Bovet, Servais de Blier, Godefroid de Playe de Bomal, Brialmont, seigneur des Enneilles, sont du côté de Nicolas de Blier. Bref, Antoine de Spa est bientôt en butte à des manœuvres sournoises. En 1613 déjà, on le somme de payer certaines dettes qui semblent être plutôt des retards de paiement et il cède la quatrième partie du fourneau de Roche à Fresne à Jean Bovet. On amène les bourgeois de Durbuy à désavouer Antoine de Spa qui aurait agi en leur nom à leur insu.

Mais tout cela ne l'empêche pas d'agir. Il convoque des réunions de manants, il y appelle de Blier qui s'esquive. Comme les coupes continuent, chaque ménage des 4 cours de Durbuy participe aux frais de procès.

De leur côté, les partisans de «De Blier» parcourent les villages pour décourager les protestataires et le 24 février 1614, les habitants de la cour de Barvaux sont rassemblés en présence du prévôt qu'entourent ses amis: Brialmont, de Playe, Rosier. Ceux-ci interrogent les manants, les intimident, les menacent et leur demandent de désapprouver leur meneur. Antoine de Spa est alors à Bruxelles. La réponse ne se fait pas attendre: le lendemain, Nicolas d'Ayne part pour Bruxelles; on met de Spa au courant des derniers événements et on lui envoie l'argent recueilli pour qu'il mène à bien la tâche entreprise.

Le procès traîne cependant en

longueur et en 1617, il faut s'avouer vaincu. L'édit sur les bois a paru; il sera renforcé en 1623.

Antoine de Spa meurt en 1618. L'affaire est-elle finie? Non, car on s'organise pour assurer la défense de ses héritiers. L'affaire continue donc et pour longtemps. En 1766, les tabelles de déclaration des habitants de la Terre de Durbuy prouvent que le manant ne s'incline pas encore et qu'il n'a pas oublié la dure bataille de 1612-1617 qu'Antoine de Spa avait menée avec l'âpreté et la tranquillité des gens d'ici.

Arrêtons-nous là. Les 20 années qui viennent vont voir la Trêve de 12 ans rompue, les hostilités reprendre, la Terre de Durbuy engagée aux Grobendoncq, la guerre s'allumer avec la France et la peste sévir.

En 1645, il ne restera plus à Barvaux que 26 maisons, 17 sont abandonnées, 17 sont en ruine. A My, il n'y a plus que 11 chefs de ménage, dont 4 ont plus de 60 ans, au lieu de 29; le village n'a plus que 3 chevaux et des Liégeois et des Stavelotains ont profité de leur situation pour acheter à vil prix les biens des habitants.

Voilà brièvement évoquée la vie de la région au XVI^e siècle et au début du XVII^e. J'espère en avoir retenu certains aspects susceptibles d'intéresser mes lecteurs, mais ils doivent savoir que j'en ai négligé quelques-uns qui sont essentiels, car je n'ai rien dit de l'appareil judiciaire, de l'organisation des seigneuries foncières, des redevances des manants, de leur conception, fort différente de la nôtre, de la propriété et j'ai peut-être par là-même, donné une vue trop optimiste de la vie paysanne du XVI^e siècle qui a subi la dîme, les aides, les réquisitions et vu monter les prix du simple au quadruple en 30 ans. La vérité historique ne sort pas indemne de cette façon de faire. Je m'en excuse mais je compte publier à bref délai, sur la Terre de Durbuy, une étude plus complète qui comblera ces lacunes.

Nous marquerons d'une pierre blanche la célébration du millénaire de Villers-Sainte-Gertrude. Nous la marquerons d'une seconde pierre blanche si elle a été l'occasion pour les nombreux amateurs d'histoire de la région de raviver leur curiosité des choses du passé et en particulier du passé de quelques villages que des nécessités économiques pouraient, nous dit-on,

rayé de la carte du pays.

Mars 1966.

Fernand PIROTTE

¹ Les d'Oostfrize seront seigneurs de la Terre de Durbuy de 1538 à 1609. Leurs prédécesseurs avaient été de 1471 à 1538, des de la Marck.

² Dans la cour de la Sarte: Erezée et ses hameaux actuels, Amonines, Blier, Beffe et Ny (Fisenne était une seigneurie). Dans la cour de Grandmenil: Grandmenil, La Fosse, Manhay, Vaux-Chavanne. Dans la cour de Barvaux: Tohogne, Warre, Septon, Borlon, Oneux, Palenge, Bohon.

³ C'est pourquoi nous ne les avons pas indiquées sur la carte. Notons cependant qu'Ozo vit ramener son territoire qui s'étendait jusqu'à Tour et Heyd, sur la rive droite de l'Aisne, avant de passer à Bomal, puis à Izier (15 déc. 1826). Izier perdit Jehonheid rattaché à Ferrières (20 mars 1826). C'est à la même date (15 décembre 1826) que Roche à Fresne et Deux-Rys en partie passèrent de Villers à Harre. Au nord, quelques rectifications se firent à Ferot: Noiremont, Grimbiémont en partie et le Picheu d'en bas passèrent à la province de Liège.

⁴ A titre d'exemple, citons ces mesures: les fasbiers de Barvaux qui ne sont utilisés que dans cette cour ou la coppe qui est la mesure propre à Ozo jusqu'à la fin de l'ancien régime.

⁵ Chaque année, le jour de la fête à Barvaux, on décide du nombre de porcs à envoyer dans les bois.

⁶ Il est impossible d'évaluer l'importance du bétail à cette époque. En 1611, un relevé partiel donne pour Barvaux: 43 maisons, 51 chevaux, 22 bœufs ou bêtes de charrue, 107 bêtes à cornes.

⁷ On a conservé un rapport de Raes Stordeur, échevin de Durbuy, sur les réquisitions opérées à Bomal et aux environs. Y figurent les noms des mayeurs de Bomal la Grande: Rasquin le Heuver, de Bomal la Petite: Godefroid de Playe, de Villers: Jean Bovet, de Jean Dockier d'Izier, de Henry de Fermine, etc., qui ont eu à fournir et à rassembler des vivres.

⁸ La prévôté fut interrompue pendant 5 ans. Evrard de Blier, qui devait le remplacer, fut tué à la guerre. C'est Evr. de Presseux qui assura l'intérim de 1595 à 1600.

⁹ En 1580, il était impliqué avec son frère Lambert, dans une affaire de transports de grains.

SOURCES: Registres de la Haute Cour de Durbuy aux Archives de l'État à Saint-Hubert et les comptes des revenus du Domaine dont la plupart se trouvent aux Archives du Royaume à Bruxelles.

(Texte extrait de la plaquette intitulée «En marge d'un millénaire: Villers-Sainte-Gertrude, 1.000 ans d'histoire», par A. Choque, avec la collaboration de F. Pirotte, Éditions du Crédit Communal de Belgique, 1966.)